

Le nostos de Nikos Aliagas à l'abbaye de Jumièges

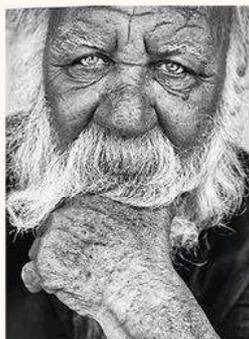
Derrière l'animateur télé se cache un photographe prolifique. Il expose cet été sur le site de cet ancien monastère de Seine-Maritime autour du voyage et de la nostalgie.



N. ALIAGAS

NIKOS ALIAGAS a grandi avec l'image de *La Grèce sur les ruines de Missolonghi*. Le portefeuille de son père Andreas a recélé toute sa vie une reproduction du tableau allégorique de Delacroix, sorte de sésame pour cet immigré grec, originaire de la ville assiégée par les Turcs en 1826, alors qu'il débarque à Paris en 1964 sans parler un mot de français. Quinze ans plus tard, Andreas offre un Instamatic Kodak à son fils Nikos, 11 ans, qui, depuis, n'a jamais lâché la petite boîte noire. Aujourd'hui, à 54 ans, l'ex-journaliste reporter d'images franco-grec devenu présentateur vedette de la télé garde chez lui des milliers de tirages et expose – de plus en plus au grand jour au fil des années – son travail de l'ombre en noir et blanc. Cet été, il présente à l'abbaye de Jumièges, dans le logis abbatial adjacent des ruines aux trouées vertigineuses vers le ciel, *Le Spleen d'Ulysse*, une libre exploration du mythe d'Homère, et publie le livre éponyme aux éditions La Martinière.

UNCHANT SILENCIEUX « Ces images sont le fruit de plusieurs années de voyages et de quête, un carnet de correspondances à la fois imaginaire et réel. La nostalgie du voyageur ne capitule pas, elle suggère la pause en fuyant la pose. *Le Spleen d'Ulysse* est un chant silencieux, nul besoin de savoir la langue pour le comprendre », souligne Nikos Aliagas, dont



N. ALIAGAS

Nikos Aliagas, *Dans les yeux de Panakias (Stamna)*, 2017.

En haut :
Le retour impossible (Rouen), 2022.

une soixantaine de photographies dialoguent ici avec les pièces médiévales de la collection lapidaire de l'abbaye. Et ça matche, comme pour cette représentation d'un pope de Missolonghi portant un calice, face aux Enervés de Jumièges, deux gisants de pierre (les fils de Clovis selon la légende) à qui l'on sectionna les nerfs des jarrets pour les punir d'avoir tenté de s'emparer du pouvoir paternel et qui, entrés en religion, furent à l'origine de la création du monastère. L'accrochage s'est fait avec la complicité de Sandra Prédine-Ballerie, directrice de la culture et du patrimoine de la Seine-Maritime, et de Benjamin Lesobre, responsable de la valorisation du site.

Le fil rouge du travail photographique de Nikos Aliagas, c'est la nostalgie – *nostos* en grec – qui constitue « la voûte de toute l'*Odyssee* » à ses yeux : « Ce terme homérique *nostos*, toujours utilisé en Grèce, exprime une forme de retour associé à un manque. Il me touche, moi qui ai hérité de l'exil de mon père et vis sans cesse entre deux mondes : l'Occident et l'Orient, le visible et l'invisible – derrière la caméra puis devant. Je le retrouve dans les yeux des gens, partout, au cœur de la jungle du Costa Rica, chez un pêcheur en Grèce ou au Maroc, et même là tout près », pointe-t-il, évoquant cet homme tête dans les mains juché sur une bitte d'amarrage devant un bateau au nom prédestiné, *Odysseus*, qu'il a surpris sur les rives de la Seine, à Rouen.

« Ces rencontres provoquent chez moi un sentiment de fraternité. » Le photographe (témoin plus qu'artiste, dit-il) ne cherche pas le pittoresque mais le lien : « Ces gens, qu'est-ce qu'ils ont à me dire ? A moi de trouver une correspondance, une résonance, sans parfois d'ailleurs y parvenir. » Du premier choc visuel reçu à l'adolescence en découvrant *Los Olvidados* de Buñuel, Nikos Aliagas garde une fascination pour le grain du noir et blanc, celui de « la photographie cinématographique au service d'une dramaturgie forte ». Plus tard, l'empathie de son objectif s'est reconnue dans les clichés de contemporains, bien qu'ânés, tels Vassilis Artikos, Josef Koudelka et Sebastiao Salgado, tous focalisés sur la figure humaine, ses tourments, ses misères, ses non-dits. Le corpus réuni à Jumièges témoigne de cette sensibilité autant que de ce désir d'altérité. *

LETIZIA DANNERY